

Énergumènes et autres déboussolés

HA ha !..., Texte de Réjean Ducharme, mise en scène de Dominic Champagne, production du Théâtre du Nouveau Monde, du 15 novembre au 10 décembre 2011

Tristesse animal noir, Texte d'Anja Hilling, traduit de l'allemand par Silvia Berutti-Ronelt, mise en scène de Claude Poissant, coproduction d'Espace GO et du Théâtre PÂP, du 17 janvier au 11 février 2012

La noce, Texte de Bertolt Brecht, traduit de l'allemand par Magali Rigail, mise en scène de Gregory Hlady, production du Groupe de la Veillée, au Théâtre Prospero, du 24 janvier au 11 février 2012

Gilbert David

Numéro 240, printemps 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66536ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

David, G. (2012). Compte rendu de [Énergumènes et autres déboussolés / HA ha !..., Texte de Réjean Ducharme, mise en scène de Dominic Champagne, production du Théâtre du Nouveau Monde, du 15 novembre au 10 décembre 2011 / *Tristesse animal noir*, Texte d'Anja Hilling, traduit de l'allemand par Silvia Berutti-Ronelt, mise en scène de Claude Poissant, coproduction d'Espace GO et du Théâtre PÂP, du 17 janvier au 11 février 2012 / *La noce*, Texte de Bertolt Brecht, traduit de l'allemand par Magali Rigail, mise en scène de Gregory Hlady, production du Groupe de la Veillée, au Théâtre Prospero, du 24 janvier au 11 février 2012]. *Spirale*, (240), 84–86.

Énergumènes et autres débousolés

PAR GILBERT DAVID

HA HA !...

Texte de Réjean Ducharme, mise en scène de Dominic Champagne, production du Théâtre du Nouveau Monde, du 15 novembre au 10 décembre 2011.

TRISTESSE ANIMAL NOIR

Texte d'Anja Hilling, traduit de l'allemand par Silvia Berutti-Ronelt, mise en scène de Claude Poissant, coproduction d'Espace GO et du Théâtre PÀP, du 17 janvier au 11 février 2012.

LA NOCE

Texte de Bertolt Brecht, traduit de l'allemand par Magali Rigaiil, mise en scène de Gregory Hlady, production du Groupe de la Veillée, au Théâtre Prospero, du 24 janvier au 11 février 2012.

Le théâtre de Réjean Ducharme — *HA ha !...* en tête — fait aujourd'hui partie intégrante du canon québécois, aux côtés des textes de Claude Gauvreau et de Michel Tremblay. Créée au Théâtre du Nouveau Monde (TNM) en 1978, dans la mise en scène de Jean-Pierre Ronfard, *HA ha !...* a connu quelques productions marquantes depuis, avec les mises en scène de Lorraine Pintal (TNM, 1989) et de Frédéric Dubois (Théâtre du Trident, 2003). Dominic Champagne est donc le troisième metteur en scène à se coller à l'idiome « guityrloquant » et à la célébration bouffonne et crue du « *sapa dalure* » de Ducharme au TNM.

La pièce, comme on sait, nous fait assister à une véritable descente aux enfers pour les deux couples désassortis que forment, d'une part, l'inénarrable Roger et la « *zagtive* » Sophie, d'autre part, Bernard — « *l'alcoolique fini* » — et Mimi la midinette. Nous sommes chez Strindberg à la puissance dix, la pouasse en prime. Dominic Champagne a bien dirigé une distribution parfaite : le Roger de François Papineau s'épivarde à qui mieux mieux et, en énergumène accompli,

puise chez Groucho Marx l'inspiration pour un jeu pissant avec sa robe de chambre ; Anne-Marie Cadieux, sa comparse délurée et survoltée, donne à Sophie la gouaille et l'aplomb d'une « *guidoune* » (dixit Roger) qui est à l'affût de toutes les occasions d'avoir du « *phone* » ; Marc Béland est sublime de désespérance avinée dans son interprétation de Bernard et il démontre avec éclat son talent pour rendre l'*hénaurmité* de sa trajectoire suicidaire ; enfin, la Mimi de Sophie Cadieux est la révélation de cette production, tant elle installe sur-le-champ la naïveté imparable d'une blanche poupée tirée à quatre épingles, avec une fragilité touchante à force d'ignorer tous les dangers meurtriers qui l'attendent au détour et qui viendront l'anéantir au terme d'une sinistre partie de *tag* — mot clé d'un jeu maudit sur lequel se clôt d'ailleurs la tragicomédie de Ducharme.



La Noce ; texte de Bertolt Brecht, traduit de l'allemand par Magali Rigaiil, mise en scène de Gregory Hlady. Photo : Dominique Lafond

Malgré une distribution impeccable, ce spectacle m'a pourtant semblé pécher par sa surenchère de trivialité, en sapant la fibre humaine, trop humaine des créatures ainsi exhibées et offertes à notre regard en surplomb. Car tout le brio affiché dans l'exécution de cet anti-vaudeville, a pourtant conduit le public à se bidonner pour tout et pour rien — comme s'il réagissait à une invitation à la rigolade et non à prendre acte d'une farce tragique... Ce n'est pas la première fois, hélas, qu'un spectacle est tiré par son public dans le sens contraire de sa substance



Tristesse animal noir ; texte de Anja Hilling, mise en scène de Claude Poissant.
Avec Claude Gagnon, Robin-Joël Cool, David Boutin, Stéphane Demers et Pascale Desrochers. Photo : Caroline Laberge

dramaturgique. C'est dire comment le succès de cette production reste pour le moins ambigu — après tout, Ducharme dissèque, à travers la violence exacerbée d'un microcosme, une société rongée par l'« *adulterie* », minée par la médiocrité et dissoute dans son inhumanité ordinaire. Faut-il en blâmer le metteur en scène qui ne se serait pas montré assez vigilant quant à la propension de l'auditoire du TNM à tout prendre avec une insouciance à toute épreuve? Quelques arrêts sur l'image, ici et là, n'auraient-ils pas permis d'insérer du malaise dans le déroulement staccato de l'action? De faire prendre conscience de la vacuité des êtres et des choses? Et le décor de Michel Crête n'aurait-il pas gagné à être plus sobre, et surtout plus étouffant avec un plafond bas — et que dire alors de cet effet hyperbolique qui nous vaut la soudaine apparition depuis les cintres d'un arrangement de couronnes mortuaires, avant la scène d'immolation de Mimi? Est-ce bien là un rendu pertinent pour « *la pièce implacable* » dont parle Danielle Laurin dans le programme? On peut en douter. Et croire aussi que tant et aussi longtemps que le TNM se contentera de gaver son public saison après saison d'une esthétique de l'esbroufe et de pièces montées en sucre confit, Ducharme continuera d'y être perçu comme un auteur « *camique* ».

UN BAPTÊME DU FEU

Une fois de plus, il faut saluer les qualités de découvreur de Claude Poissant, codirecteur

artistique du Théâtre PÂP. En choisissant de monter *Tristesse animal noir* — le titre énigmatique d'un texte hybride, entre morceaux dialogués, fusées poétiques et narration — de la prolifique dramaturge allemande Anja Hilling, le metteur en scène s'est aventuré en *terra incognita*. Le résultat, bien qu'imparfait, méritait amplement le détour.

Divisée en trois parties, la pièce nous introduit d'abord dans l'intimité bon enfant d'un petit groupe d'amis dans la quarantaine, lors d'un camping en forêt. En calquant ici une partie de son propos sur la psychologie simplette d'un *soap*, avec son lot de clichés, et une autre sur les pointes sarcastiques d'une *sitcom*, l'auteur a pris le risque d'un déroulement étale qu'installent ses personnages de petits-bourgeois insouciant. Mais la forme éculée du drame bourgeois, malgré quelques grincements épars et l'irruption sensuelle d'un chanteur rock craquant en fin d'épisode, va prendre un tout autre sens une fois qu'un violent incendie nocturne viendra disperser la petite communauté, soudainement prise de court. Cette seconde partie fait alors se succéder les répliques, souvent brèves, sans leur attribuer un locuteur. Il s'ensuit une impression de chaos dans lequel tout un chacun se débat en réagissant par l'expression de sensations d'asphyxie, de moments de panique ou de découvertes macabres au cœur du brasier. Cette choralité est tout à fait saisissante, en un tourniquet de raconteurs qui décrivent et commentent

l'action des protagonistes piégés par les flammes, ce qui n'exclut pas à l'occasion des échappées lyriques. Ce deuxième volet du triptyque s'achève sur deux échanges à deux qui font état de l'horreur à surmonter pour secourir les grands brûlés. La troisième partie se situe dans l'après-catastrophe. On y découvre les personnages de la première partie, sauf Miranda et sa petite fille Gloria mortes brûlées vives. Les survivants ont été à jamais marqués au fer rouge. Une enquête sur l'origine de l'incendie se déroule, avec en toile de fond la culpabilité larvée des campeurs pour avoir provoqué leur propre malheur. Ailleurs, on enterre les carcasses de quatre chevaux. Partout l'atmosphère est glauque, les dialogues sont, pour ainsi dire, à fleur de peau, chacun avec les nerfs à vif. Un couple homosexuel se défait. Un homme blessé, qui a perdu femme et enfant, finit par se suicider. Petites trahisons, opportunisme et vague à l'âme font en sorte, paradoxalement, d'humaniser les personnages. Le tout se termine par la description télégraphique d'une installation commémorant l'incendie dévastateur sous le titre d'*Always on my mind*, qui renvoie également à la chanson-fétiche d'un Fitch, personnage emblématique de cette société attachée aux apparences et promis à un destin de rock star international.

On le constate, la pièce est une bête étrange qui va un peu dans toutes les directions, et n'a rien du « *bel animal* » aristotélicien. Claude Poissant a fait de son mieux pour ne pas se perdre dans une partition complexe et changeante. Il a opté dans l'ensemble pour une approche minimaliste, mais cela provoque un déficit émotionnel, comme si les acteurs ne parvenaient pas à ancrer leurs échanges dans un continuum souterrain, fait de non-dit et d'un réseau de présupposés. Dès lors, la distribution laisse voir des faiblesses : le ton manque souvent de vérité, le rythme se cherche laborieusement, surtout dans le premier et le troisième volet du triptyque, les sections les plus « réalistes » de la pièce — au sens tchekhovien du terme. Je me garderai de fournir un petit bulletin de la performance des acteurs, car la question n'est pas tant de départager leur accomplissement individuel que de pointer le manque de cohésion et de sensibilité de leur jeu d'ensemble. La pièce, difficile je le répète, explique pour une bonne part le flottement dans lequel baigne la production, par ailleurs bien servie par les concepteurs à la scénographie (Geneviève Lizotte),

aux costumes (Marc Sénécal) et aux éclairages (Éric Champoux), sans oublier l'impact du trio d'acteurs-musiciens (Marie-Ève Pelletier, Alexandre Fortin et le chanteur Robin-Joël Cool) qui interviennent à quelques reprises avec l'arrogance complaisante d'un *band* en rupture de ban, en contrepoint d'une fable sur la dérouté du monde consumériste.

DÉRÈGLEMENTS DOMESTIQUES

Avec *La noce* (titre abrégé par le Groupe de la Veillée pour sa production de *La noce chez les petits-bourgeois*, 1919), Brecht qui n'a pas encore pris ses marques de dramaturge marxiste, n'en est pas moins critique de la morale hypocrite de la société allemande bien-pensante. La fin de la Première Guerre a alors été propice à la remise en question de l'autoritarisme patriarcal et des institutions qui en

confortent la domination, à commencer par le mariage — ici la mariée est déjà enceinte... *La noce* est une farce moderne qui ne s'embarrasse pas de nuances : lors du banquet nuptial, tous les convives s'empiffrent et s'enivrent jusqu'à plus soif, en dévoilant graduellement qui leur veulerie, qui leur gâtisme, qui leur méchanceté envieuse. Le tableau de ces dérèglements domestiques se double d'une désastreuse et hilarante dégradation du mobilier fait main par le jeune marié, dont les chaises, la table, l'armoire et même le lit en viennent à se disloquer sous nos yeux tout au long de la représentation.

Il s'agit d'une production présentée en reprise, à la suite du succès critique et public obtenu la saison dernière. La mise en scène de Gregory Hlady y est certainement pour quelque chose, car il a su orchestrer un féroce ballet constructiviste de jeux de scène, en s'appuyant sur une distribution

globalement très alerte — avec Paul Ahmarani, au sommet de son art — et sur une conception imagée et efficace avec l'apport de Vladimir Kovalchuk (responsable de la scénographie, des costumes et des lumières) et de Dmitri Marine (à l'environnement sonore).

Toutefois, le maniérisme du metteur en scène m'a souvent agacé, car il s'est complu dans un exercice de style qui allonge jusqu'à une durée de 1 h 45 un spectacle qui devrait normalement ne faire tout au plus qu'autour de 1 h 15... Je regrette ainsi la rigueur caustique des productions mémorables qu'a déjà proposées Gregory Hlady à La Veillée, que ce soit celle d'*Amerika*, d'après Kafka, ou encore celle du chef-d'œuvre de Pinter, *Le retour*. Y a-t-il eu, au fait, un dramaturge dans la salle de répétition ? Poser la question, c'est y répondre... †

De souvenir et d'oubli



PAR HERVÉ GUAY

SEPSIS

Texte, mise en scène et musique de Christian Lapointe, production du Théâtre Péril et de Recto-Verso, au Théâtre La Chapelle du 17 au 21 janvier 2012.

MOI, DANS LES RUINES ROUGES DU SIÈCLE

Texte et mise en scène d'Olivier Kemeid, production des Trois Tristes Tigres, au Théâtre d'Aujourd'hui du 10 janvier au 4 février 2012.

S'il est un thème qui traverse l'œuvre pourtant toute jeune de Christian Lapointe, c'est bien celui de la disparition. Il lui a donné plusieurs tonalités, mais, par le traitement qu'il en offre dans *Sepsis*, il clôt en « beauté » ce qu'il a fini par appeler son *Cycle de la disparition*. Le titre de l'opus qui termine cette série rejoint sur le plan poétique celui du drame auquel l'auteur et metteur en scène fait remonter ce cycle, *C.H.S.* (2007), acronyme de « combustion humaine spontanée ». Emprunté au vocabulaire médical, « sepsis » signifie en effet « inflammation généralisée de l'orga-

nisme ». En dépit de son titre, *Sepsis* s'avère toutefois la production la plus sereine du lot, comme si la mort était la seule réponse à la gravité de la situation. La pièce débute en effet quand tout est advenu, quand l'oubli commence à dissiper la récapitulation de jours insatisfaisants traversés de préoccupations d'inégale importance.

À LA MORGUE

Fondée sur un concept scénographique ingénieux, l'exposition de *Sepsis* se révèle à la fois mystérieuse et très directe : la

scène ramenée à une boîte rectangulaire blanche, d'abord fermée, s'ouvre, par le truchement d'un panneau qui tombe dans notre direction, sur une morgue d'où nous parleront les six personnages, non pas en quête d'auteur mais en proie à des souvenirs qui les traversent, dans lesquels le grave se mêle au trivial, des réflexions plus critiques à des considérations prosaïques. Ce mélange des tons est ce qui permettra à Lapointe, au dernier tableau, d'entrelacer tous ces discours, sur un rythme de plus en plus rapide et de les fusionner en un seul, comme si toutes les